

FAIRE UN FILM

Daniel Le Bras

raconter la vie

Etre réalisateur.

Chez ma mère il y a des tableaux du port de Doëlan, et un jour nous décidons d'y aller faire un tour. Il fait beau, il y a peu de monde. C'est un coup de foudre artistique. Réalisateur de fictions, je me dis que je reviendrai un jour avec une équipe pour filmer ce port. Quelques années passent et têtû comme un breton, je me demande quel sujet serait pertinent pour filmer Doëlan. Cette idée ne me quitte pas. Quand j'avais 16 ans, je suis allé à Vannes à un procès public d'amants criminels. La femme et l'amant se sont débarrassés du mari gênant. Je me demande si ce n'est pas le sujet... En tant que réalisateur, je me cherche : drame ? comédie ? polar ? J'aime les films de Melville, Autant-Lara, Clouzot, Hitchcock, et l'unique film de Laughton : « La nuit du chasseur », inclassable de beauté, d'angoisse, de perversité... Alors je fais le rapprochement, je rassemble ce qui est éparé : l'histoire des amants vannetais, le port de Doëlan, la Bretagne. L'amant veut la femme, la femme veut le bateau et le vendre pour quitter le port, mener la grande vie dans une ville comme Emma Bovary, le mari gênant les manipulera tous. Le scénario fait 30 pages, c'est l'histoire d'un couple adultère

J'ai fondé avec un ami, Matthias, une société de production. Je mets de côté un peu d'argent à chaque film pour faire ce film, « L'Albatros ». J'ai économisé 15 000 euros aux dépends de mes autres films. Matthias lui, mon associé, n'a rien amené. Sa mère – qui est la gérante – et lui détiennent 49 %, ma sœur et moi 51 % . On a réparti les rôles comme ça. On se fait confiance. Le budget prévisionnel pour « L'Albatros » est de 25 000 euros. C'est un tournage en Bretagne, il faut donc loger les gens, les nourrir, payer les frais, les voyages en train, on compte tourner en pellicule... Bref, je réussis bon an mal an à rassembler 15 000 euros et je crois que je n'aurai pas plus. J'obtiens une aide du Conseil Général du Finistère et de Tv Rennes 35. Le CNC refuse. Je lance un peu tout en même temps et me tourne vers mon réseau des courts métrages que j'ai pu constituer en tant qu'assistant producteur : Laurence devient mon assistante, Nicolas le chef opérateur qui a bossé sur mon dernier film, la plupart des gens de l'équipe technique sera sur place comme Chantale la régisseuse (et ma sœur !),

Henri le régisseur (mon beau-frère)...

J'ai à peu près la date du tournage, je lance le casting. Une amie accepte de le faire. Le jour du tournage approche. Tout le monde est prêt et motivé. Je reviens sur Paris pour travailler et j'ai besoin d'un coup de main : Matthias souhaite être l'assistant du chef opérateur ! Je lui propose plutôt d'être directeur de production. Il bondit, furieux ! Hors de question, il l'a été sur mon dernier film et me reproche d'avoir tout fait à sa place... Et à un mois du tournage, il m'annonce qu'il souhaite quitter notre société de production. Les parents de Matthias sont riches, et franchement comme j'ai « cassé » le jouet de leur fils, je dois payer ! Alors le père m'appelle le lendemain pour me dire qu'il veut que je rachète leurs parts, ce qui représente 3 700 euros. Ce n'est pas rien. Le ton monte, le bras de fer commence. Il me met une épée de Damoclès au-dessus de la tête : si je veux faire mon film, il faut payer maintenant. Comme si je pouvais sortir 3700 euros de ma poche... J'envoie une lettre recommandée à la gérante car avec ma sœur nous avons 51 % des parts, nous souhaitons faire une assemblée extraordinaire pour évoquer sa gérance, l'avenir de la société et de mon film. La gérante me répond par lettre recommandée que j'ai effectué des chèques sans son accord. C'est la correctionnelle. Je réponds que je convoque une assemblée extraordinaire car jamais elle n'a fait le moindre bilan financier, le moindre dépôt au Tribunal de Commerce, le film que je prépare a des subventions et il est de l'intérêt de la SARL de faire des films. Mes 51 % exigent sa démission. Je décide bien évidemment de reporter le tournage. Nous sommes à 15 jours et je ne peux plus faire de chèque. Tant pis pour les réservations dont les acomptes ont été conséquents ! J'espère pouvoir réaliser mon projet plus tard. Je me souviens que j'ai reçu à 2 semaines de Noël l'assignation au tribunal, le papier de 12 pages de leur avocat affirmant que j'avais volé les papiers de la comptabilité (depuis 6 ans donc que la société existe ! re-sic)... Quelle méchanceté... Suit une année de combats juridiques que je gagne à 2 reprises. La troisième fois un ami accepte d'acheter les parts. Je perds 4000 euros car il faut payer le médiateur et les exercices comptables pour que la gérante puisse partir avec son « Quitus ». Aberrant.

Je fais donc tous les papiers pour ne plus être embêté avec l'administratif : je deviens gérant, j'ouvre un compte sur Paris, trouve une nouvelle date pour le tournage. Je me retrouve avec 10 000 euros. Ce ne sera plus de la pellicule

mais de la HD. 5 jours de tournage au lieu de 8, 20 pages au lieu de 30.

Étant producteur, réalisateur, scénariste, je suis en train de tuer mon film. Je n'ai personne en face de moi qui me dit qu'on le montera tel quel. Non, j'ai peur alors de n'avoir pas assez de moyens et d'ailleurs je ne veux plus le faire. C'est un « film de récupération de subventions ». Il est mort-né. Personne ne m'encourage à y croire, personne ne me rassure en me disant que je vais tourner un super film, que je vais le réussir... Nicolas le chef op n'est plus disponible, la comédienne se désiste à 2 semaines du tournage. Ça s'annonce bien en amont. Je reprends donc en urgence un casting et reconstitue l'équipe d'acteurs. Les dates sont calées, avec un autre chef op on descend en Bretagne en voiture pour les repérages. On rencontre Raphaël l'ingénieur son et son assistant. On visite la maison, la plage, les rues de Clohars et bien entendu le port de Doëlan. Les versements des subventions ont une limite dans le temps (2 ans à partir du vote), et je veux aussi tourner la page donc je n'attends pas l'automne.

Le travail de préparation est immense. À Paris, on répète, on voit les costumes, on fait les réservations de location... En Bretagne, j'ai ma sœur Chantale et son mari Henri qui m'aident pour la régie. Niveau décor : chez Aymeric, Henri le régisseur, qui est aussi chez lui, a enlevé les placards de la cuisine. Cette pièce va devenir la salle de bains. La salle à manger devient une unique pièce où on a un coin bar, la cheminée et le lit. Chantale a trouvé une baignoire, presque neuve chez un voisin. On embarque la baignoire où l'on mettra les poissons morts, le sang... J'envoie le chat noir mort chez un taxidermiste pour le mettre dans un congélateur spécifique.

Il me faut louer un gîte pour les techniciens bretons du son, un pour le chef op et son assistant, une maison pour les filles (Laurence, Christelle la maquilleuse, et les 2 cascadeurs). Le moulin pour les 3 comédiens. Et moi je vais chez ma mère qui habite Quimperlé. Déjà ça de gagné pour la production...

Le bateau : je suis venu plusieurs fois à Doëlan pour en repérer un : pas trop petit, pas trop grand. Il y a 3 actifs qui reviennent de la pêche, celui que je choisis s'appelle Le Delta. On n'a pas les moyens de changer son nom, de refaire la peinture et fixer une plaque. Donc niveau mise en scène, il faudra éviter de le montrer

Le jour du tournage approche. L'avant-veille, je relis le scénario, je revois

mon découpage. En fait, je n'ai pas la tête à ça. La veille l'équipe arrive au grand complet

On commence par les intérieurs. La scène de l'eau qui tombe du plafond est compliquée à mettre en œuvre et nous n'avons personne pour les effets spéciaux sur place. On annonce du beau temps toute la semaine et on devrait commencer par les extérieurs mais je me vois mal monter sur le bateau de pêche dès le premier jour. C'est bien simple : je suis breton mais je suis de l'Argoat, pas de l'Armor. J'ai pas le pied marin et je vomis direct. Je n'ai jamais croisé quelqu'un d'aussi malade que moi. Quand j'étais enfant, dans la voiture de mon père, 10 kilomètres me suffisaient pour vomir. En grandissant je me suis habitué, je regarde la route. Dans le train encore aujourd'hui je peux avoir la migraine, idem dans le métro quand il bouge trop ou prend un virage trop serré. Impossible de lire, comme en voiture. La seule exception : l'avion, car le paysage ne défile pas comme dans une voiture ou un train. Et bien sûr le summum : le bateau.

Nous passons la matinée à bien installer le dispositif pour faire couler l'eau du plafond. Vers 11 heures, on tourne le premier plan. Quand je dirige les comédiens, il y a un silence de cathédrale sur le plateau. Je me sens gêné. Puis durant l'après-midi on fait couler l'eau du plafond. Il en faut plus sinon on ne voit rien à l'image. Et un cadre plus large. Je n'ose pas regarder ma sœur et son mari. La maison va être noyée. On refait le plan plusieurs fois. Le soir j'ai envie qu'on tourne la scène de la poursuite du camion. Les cascadeurs entrent en action, imposent une nouvelle chorégraphie et optimisent les axes. Je me sens dépassé et suis le mouvement. Je vois la bagarre et leurs explications en parallèle. Au bout d'un moment je ne comprends plus rien. Je les laisse continuer en me demandant si on fait le même film... Je comprends qu'ils ont l'habitude, l'expérience.

Le lendemain, je me sens confiant... Enfin quand je dis confiant, il faut y aller à la guerre comme à la guerre. En l'occurrence c'est le tournage sur le bateau, la scène où les pêcheurs chargent les caisses. Ça prend une bonne heure. On filme le bateau qui part et qui revient. Puis nous prenons la mer, à 7. On décide d'aller au large. À peine avons-nous dépassé la digue du port que je vomis. J'avais tout prévu : un sac en plastique dans ma poche, les médicaments. Et là, je suis à l'arrière du bateau, je vomis, je vomis. Je ne

peux pas parler. J'entends des petits cris de temps en temps, le bateau tangué tellement. Les comédiens ont du mal à marcher, Pour jouer une bagarre, ce sera difficile. Il n'y a pas de script, on y va à l'aveugle, mon découpage s'envole avec les mouettes ! Au bout de 30 minutes, on décide de retourner au port. Je ne peux rien faire, les vagues sont trop importantes pour jouer quoique soit. Au moment où je rejoins (enfin) l'équipe, je vois Nicolas le chef op assis au bord du bateau : son assistant et la perche de Raphaël l'ingénieur son lui ont évité in extremis un plongeon dans l'eau à 10 ° max. Le retour au port est délicat. L'équipe commence à se moquer de moi : j'entends « un breton qui n'a pas le pied marin ». Ça va me coller durant tout le tournage. Je suis le premier à poser le pied sur la terre ferme, le reste de l'équipe se précipite aux toilettes publiques du port. Le pêcheur propose que l'on filme entre le quai et la digue dans un espace où l'eau est plus calme. Les axes de la caméra doivent montrer l'eau en arrière-plan. L'idée est bonne. Je reste sur le quai. Je m'allonge dans une voiture, je me sens vidé, nerveusement vidé, j'en ai marre de tout.

De 5 jours on passera à 4 car on a tout tourné avec le bateau en une journée au lieu de 2 ! Je suis pris entre les pizzas à commander pour le déjeuner, le camion à conduire près de la maison au bord de la falaise, les emplacements des comédiens, ceux de la caméra, etc. Le lendemain, nous filmons quelques plans de coupes comme le port le matin au lever du soleil. Puis retour à Paris. Je trouve une monteuse. Elle est assistante sur de grands films. Quelques années plus tard, elle est nommée aux César. Elle prend les rushes, les sons. On se revoit souvent, dans 3 salles de montage différentes. Je n'ai pas les moyens d'en louer alors on squatte ici et là. On bosse quelques week-ends aussi. Le montage son et mixage prendront 3 mois ! Pour l'étalonnage, un réalisateur-chef op-monteur et accessoirement étalonneur se montre intéressé. Je veux étalonner ce film le plus rapidement possible, l'envoyer au Conseil Général, à TV Rennes...

Je piaffe d'impatience ! Presque un an après le tournage, je fais une projection à la SACD. La projection se passe bien. J'invite les gens à prendre un verre dans un bar voisin. Je décide de payer les verres de tout le monde. C'est la soirée du film. Il faut en être content, faire une fête, comme un rite de passage. Il fera une petite carrière dans les festivals, multidiffusé sur TV Rennes 35.

On ne fait pas un film avec, on fait un film contre. Contre les éléments, contre le temps, etc. Chacun est une aventure. Certes je me laisse parfois déborder mais je me dis que c'est pour le bien du film. Il faut qu'il se fasse alors parfois il faut apprendre à se taire. Réaliser n'est pas une affaire d'ego. C'est une affaire de construction. Une affaire de rencontres, une affaire humaine.